



Juan Gabriel  
**Vásquez**

**Le corps des ruines**

ROMAN  
SEUIL



# LE CORPS DES RUINES

## Du même auteur

Histoire secrète du Costaguana

*Seuil, 2010*

*et « Points », n° P2875*

Les Amants de la Toussaint

*Seuil, 2011*

Le Bruit des choses qui tombent

*Seuil, 2012*

*et « Points », n° P3084*

Les Réputations

*Seuil, 2014*

*et « Points », n° P4179*

Les Dénonciateurs

*Actes Sud, 2008*

*et Seuil, 2015*

*JUAN GABRIEL VÁSQUEZ*

# LE CORPS DES RUINES

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE)  
PAR ISABELLE GUGNON

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

© Photographie p. 42: “Cadáver de Gaitán en la clínica Central”,  
Archivo de Sady González, Biblioteca Luis Ángel Arango, Banco de la República

Titre original : *La forma de las ruinas*

© Juan Gabriel Vásquez, 2015

c/o Casanovas & Lynch Agencia Literaria S. L.

ISBN original : 978-84-204-1949-7

Éditeur original : Alfaguara, Penguin Random House Grupo Editorial

ISBN 978-2-02-131117-4

© Éditions du Seuil, août 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Leonardo Garavito,  
qui a mis ces ruines entre mes mains*

*À María Lynch et Pilar Reyes,  
qui m'ont montré comment leur donner corps*



Tu es la ruine de l'homme le plus noble.

SHAKESPEARE, *Jules César*



# I

L'homme qui citait des dates funestes



La dernière fois que je l'ai vu, Carlos Carballo montait laborieusement dans un fourgon de police, les mains menottées derrière le dos, la tête rentrée dans les épaules, tandis que sur le bas de l'écran une légende expliquait les raisons de son arrestation : il avait voulu voler le costume de drap d'un homme politique assassiné. C'était une image fugace, capturée par hasard dans un des journaux du soir, après le matraquage bavard des publicités, juste avant la rubrique des sports, et je me rappelle avoir pensé que des milliers de téléspectateurs partageaient ce moment avec moi, mais que j'étais le seul à pouvoir affirmer sans mentir que le geste de cet homme ne m'étonnait guère. La scène se déroulait dans l'ancienne maison de Jorge Eliécer Gaitán, désormais transformée en musée, où affluait chaque année une armée de visiteurs avides de se frotter un court instant, en s'identifiant à la victime, au crime politique le plus célèbre de l'histoire colombienne. Le costume de drap était celui que portait Gaitán le 9 avril 1948, jour où Juan Roa Sierra, jeune homme aux vagues sympathies nazies qui avait flirté avec des sectes rosicruciennes et parlait à la Vierge Marie, l'avait attendu à la sortie de son bureau pour lui tirer dessus quatre fois de suite, presque à bout portant, dans une rue très fréquentée de Bogotá, en plein midi. Les balles avaient troué la veste et le gilet, et ceux qui le savent vont au musée dans la seule intention de voir ces orifices vides et sombres. On aurait donc très bien pu penser que Carlos Carballo était un de ces visiteurs.

Cela se passait le deuxième mercredi d'avril 2014. Carballo était apparemment arrivé au musée sur le coup de 11 heures, on l'avait vu

tournicoter plusieurs heures dans la maison comme un fidèle en transe, s'arrêter devant les livres de droit pénal, la tête légèrement penchée, ou regarder le documentaire dont les photogrammes de tramways en flammes et de gens en colère brandissant des machettes passent en boucle toute la journée. Il avait attendu le départ des derniers élèves en uniforme pour monter à l'étage, où le complet porté par Gaitán le jour de son assassinat est exposé dans une vitrine, et avait commencé à briser le verre épais avec un poing américain. Il avait eu le temps de poser la main sur l'épaule du costume bleu nuit, mais son forfait s'était arrêté là : alerté par le bruit, le vigile chargé de surveiller les lieux avait braqué son pistolet sur lui. Carballo avait alors constaté qu'il s'était coupé avec les éclats de verre et se léchait les doigts comme un chien livré à lui-même. Il ne paraissait pourtant pas inquiet. À la télévision, une jeune fille en chemisier blanc et jupe écossaise a déclaré qu'il « donnait l'impression d'avoir été surpris en train de taguer un mur ».

Le lendemain matin, tous les quotidiens parlaient de cette tentative de vol déjouée. Tous s'étonnaient – hypocritement – que soixante-six ans après les faits le mythe de Gaitán déchaîne encore ce genre de passions et, pour la énième fois, certains ont comparé l'assassinat de Gaitán à celui de Kennedy, commis il y a cinquante et un ans, sans que son pouvoir de fascination ait décréu d'un iota. Tous rappelaient, comme si c'était nécessaire, les conséquences imprévisibles de ce crime : la ville embrasée par les émeutes, les francs-tireurs sur les toits, qui tiraient sans discernement, le pays en guerre les années suivantes. La même information était reprise partout, avec plus ou moins de nuances ou de réflexions mélodramatiques, accompagnée de plus ou moins d'images, en particulier celles où la foule en furie, qui vient de lyncher le meurtrier, traîne son corps à demi nu sur la chaussée de la Carrera Séptima et se dirige vers le palais présidentiel ; mais nulle part je n'ai trouvé la moindre spéculation, ne serait-ce qu'infondée, sur les motifs qui peuvent pousser un homme doué de raison à faire irruption dans un musée sous surveillance pour subtiliser la veste trouée d'un mort célèbre. Personne ne s'est posé la question, et notre mémoire médiatique a peu à peu oublié

Carlos Carballo. Submergés par les violences quotidiennes qui ne leur permettent même pas d'éprouver du découragement, les Colombiens ont laissé cet homme inoffensif s'évanouir comme une ombre dans le soir. Plus personne n'a repensé à lui.

C'est en partie son histoire que je veux raconter. Je ne peux pas dire que je l'aie bien connu, mais j'ai eu avec lui un degré d'intimité que seuls atteignent ceux qui ont essayé de s'illusionner. Pourtant, avant d'entamer ce récit (que je pressens à la fois très détaillé et insuffisant), je dois d'abord parler de l'homme qui nous a présentés, car ce qui m'est arrivé par la suite n'a de sens que si je décris les circonstances de l'apparition de Francisco Benavides dans ma vie. Hier, en marchant dans les rues du centre de Bogotá où sont survenus certains des faits que je vais explorer ici, alors que je tâchais de m'assurer une fois encore que rien ne m'avait échappé dans leur douloureuse reconstitution, je me suis surpris à me demander à voix haute comment j'avais pu être informé de ces choses sans lesquelles je me porterais peut-être mieux : comment j'en étais arrivé à consacrer une grande partie de ma vie à ces morts, à vivre en leur compagnie, à leur parler, les écouter se lamenter et me lamenter à mon tour de ne pas avoir su alléger leur souffrance. Et je me suis émerveillé que tout ait débuté sur des paroles légères prononcées d'un ton léger par le docteur Benavides pour m'inviter chez lui. Sur le moment, j'ai cru avoir accepté pour ne pas être avare de mon temps envers un homme qui m'avait consacré de longues heures à une période difficile de mon existence, et j'ai pensé que ce dîner serait une simple obligation, une des nombreuses futilités dans lesquelles se dissipe notre vie. J'ignorais combien je me trompais, car ce qui s'est passé ce soir-là a déclenché un épouvantable engrenage qui ne devait s'arrêter qu'avec ce livre, écrit pour expier des crimes dont j'ai fini par hériter alors que je ne les ai pas commis.

Francisco Benavides était un des chirurgiens les plus réputés du pays, un bon buveur de whisky de malt et un lecteur vorace, même s'il se plaisait à souligner que l'Histoire l'intéressait davantage que

la fiction, et que s'il avait lu un de mes romans, moins par plaisir que par stoïcisme, je ne le devais qu'au sentimentalisme que ses patients éveillaient en lui. Je n'étais pas un de ses patients au sens strict du terme, mais nous nous étions croisés une première fois pour des problèmes de santé. Un soir, en 1996, quelques semaines après m'être installé à Paris, alors que j'essayais de déchiffrer un essai de Georges Perec, j'avais remarqué une présence étrange sous ma mâchoire gauche, semblable à une bille sous la peau. La bille avait grossi les jours suivants, mais, concentré sur mon changement de vie, occupé à comprendre les codes d'une nouvelle ville et à tenter d'y trouver ma place, je ne m'étais pas aperçu de la transformation. En quelques jours, j'avais un ganglion si enflammé qu'il déformait mon visage ; dans la rue, on me regardait avec pitié et une étudiante de ma promotion avait cessé de me saluer de peur de contracter une maladie inconnue. Après une batterie d'examen, une légion de médecins parisiens s'était révélée incapable de faire un diagnostic correct ; l'un d'entre eux, dont je ne veux pas me rappeler le nom, avait même émis l'hypothèse d'un lymphome. Ma famille s'était alors tournée vers Benavides et lui avait demandé son avis. Il n'était pas oncologue, mais accompagnait depuis plusieurs années des patients en phase terminale, sorte de travail personnel qu'il réalisait gratuitement, pour son propre compte. Ainsi, même s'il semblait irresponsable de se prononcer sur le cas d'un malade qui se trouvait de l'autre côté de l'océan, surtout à une époque où on ne pouvait envoyer d'images ni par téléphone ni par ordinateur, Benavides s'était montré généreux de son temps, de ses connaissances et de ses intuitions, et son soutien transatlantique s'était révélé aussi utile qu'un diagnostic définitif. « Si vous aviez ce qu'ils cherchent, m'avait-il dit un jour au bout du fil, ils l'auraient déjà trouvé. » La logique confuse de sa phrase avait joué le rôle d'une bouée lancée à quelqu'un qui se noie : on s'y agrippe sans se demander si elle est percée.

Au bout de quelques semaines (que je passai dans un temps suspendu, en envisageant l'éventualité très concrète que ma vie s'achèverait à vingt-trois ans, mais si ébranlé par ce choc que je ne

ressentais ni peur ni tristesse véritables), un généraliste que j'avais rencontré par hasard en Belgique, membre de Médecins-Sans-Frontières et rentré depuis peu d'Afghanistan, où il avait vécu l'horreur, diagnostiqua d'un simple regard une forme de tuberculose ganglionnaire qui avait disparu d'Europe et n'existait plus (m'expliqua-t-on sans utiliser les guillemets que j'emploie maintenant) que dans le « tiers-monde ». On m'hospitalisa à Liège, on me confina dans une chambre sombre, on me fit passer un examen qui chauffait le sang, on m'anesthésia et on incisa le côté droit de mon visage, sous la mâchoire, afin d'extraire un ganglion qu'on mit en culture ; une semaine plus tard, le laboratoire confirma ce que m'avait dit le généraliste sans avoir eu besoin de toutes ces analyses coûteuses. Pendant neuf mois, je suivis un traitement associant trois antibiotiques qui coloraient mon urine d'un orange criard ; le ganglion enflammé du côté gauche désenfla ; un matin, je sentis de l'humidité sur l'oreiller et me rendis compte qu'il avait éclaté. L'ovale de mon visage redevint normal (abstraction faite des cicatrices, l'une discrète, l'autre plus visible, causée par l'opération chirurgicale), et je pus enfin laisser cet épisode derrière moi, même si après tant d'années les marques sont encore là pour me le rappeler. Depuis, j'avais toujours eu l'impression d'être en dette avec le docteur Benavides, et quand nous nous sommes revus, neuf ans plus tard, j'ai pensé que je ne l'avais jamais remercié comme il le méritait. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai accepté aussi facilement qu'il entre dans ma vie.

Nous nous sommes retrouvés par hasard à la cafétéria de la clinique Santa Fe. Ma femme et moi y étions depuis quinze jours pour lutter de notre mieux contre l'urgence qui nous avait obligés à prolonger notre séjour à Bogotá. Nous avions atterri au début du mois d'août, le lendemain de la fête de l'Indépendance, dans l'intention de passer nos vacances d'été en compagnie de nos familles respectives, puis de rentrer à Barcelone à temps pour la date de l'accouchement. Ma femme avait atteint sa vingt-quatrième semaine de grossesse en toute normalité, ce dont nous nous réjouissions chaque jour, sachant dès le départ que, par définition, les grossesses gémellaires entrent dans une catégorie dite « à risques ». Mais la normalité avait pris fin un

dimanche, quand, après une nuit de gênes et de douleurs étranges, nous avions consulté le docteur Ricardo Rueda, spécialiste des troubles reproductifs, qui nous avait suivis depuis le début.

– Rentrez chez vous et revenez avec des vêtements, m'avait-il annoncé après une échographie minutieuse. Votre femme reste ici jusqu'à nouvel ordre.

Il nous expliqua ce qui se passait en employant des intonations et des formules qui rappelaient celles utilisées pour annoncer qu'un incendie s'est déclaré dans une salle de cinéma : il faut transmettre la gravité de la situation sans que les gens se tuent en évacuant les lieux. Il nous parla ensuite dans les moindres détails de l'insuffisance cervicale, demanda à M si elle avait eu des contractions et finit par nous dire qu'il fallait faire vite pour retarder le processus irréversible qui s'était déclenché contre toute attente. Il ajouta – après avoir découvert le foyer de l'incendie, il tâchait d'éviter la ruée vers la porte – que l'accouchement avant terme était inévitable, qu'il s'agissait de gagner le plus de temps possible dans des circonstances aussi défavorables, car les chances de survie de nos filles en dépendaient. Autrement dit : nous avions commencé une course contre la montre, conscients que si nous la perdions, les risques étaient de ceux qui détruisent des vies. À compter de cet instant, chaque décision visait à reculer l'échéance de l'accouchement. Début septembre, M était recluse depuis deux semaines dans une chambre située au premier étage de la clinique, elle devait rester couchée, ne bouger sous aucun prétexte et se soumettre à des examens quotidiens qui mettaient à rude épreuve notre résistance, notre courage et nos nerfs.

La routine de nos journées s'organisait en fonction des injections de cortisone pour renforcer les poumons des filles, des prises de sang si fréquentes que, très vite, il n'y eut plus d'espace où piquer les avant-bras de M, des échographies infernales qui pouvaient durer jusqu'à deux heures et nous renseignaient sur l'état de leur cerveau, de leur colonne vertébrale, des deux cœurs dont les battements accélérés n'étaient jamais à l'unisson. Nous étions tout aussi affairés la nuit. Les infirmières entraient à tout moment pour faire des relevés et poser des questions. Ajouté à la tension permanente, le manque

de sommeil continu nous rendait irritables. M avait commencé à avoir des contractions qu'elle ne sentait pas ; pour les réduire (je n'ai jamais su s'il s'agissait d'en ralentir l'intensité ou la fréquence), on lui donnait de l'Adalate qui – nous a-t-on expliqué – provoquait de violentes bouffées de chaleur, et je devais ouvrir en grand la fenêtre de la chambre et supporter l'aube glacée de Bogotá. Parfois, incapable de me rendormir à cause du froid ou du va-et-vient des infirmières, j'allais faire un tour dans la clinique déserte, m'asseyais dans les canapés en cuir de la salle d'attente quand l'endroit était éclairé, et lisais quelques pages d'un exemplaire de *Lolita* sur lequel Jeremy Irons, en couverture, semblait m'observer ; ou bien je déambulais le long des couloirs à l'heure où la moitié des néons sont éteints, allais de notre chambre au service de néonatalogie et, de là, gagnais la salle d'attente du secteur réservé à la chirurgie ambulatoire. Au fil de ces errances nocturnes dans les corridors blancs, j'essayais de me rappeler les dernières précisions apportées par les médecins et évaluais les risques auxquels nos filles seraient exposées si elles venaient au monde à ce moment-là ; je calculais mentalement les grammes qu'elles avaient pris et le temps qui leur restait pour atteindre le poids minimum nécessaire à leur survie. Que mon bien-être dépende de ces additions sans fin me déconcertait. Je veillais constamment à ne pas trop m'éloigner de la chambre, à avoir toujours mon téléphone à la main et non au fond d'une poche afin d'être sûr de l'entendre sonner. J'y jetais des coups d'œil fréquents pour m'assurer qu'il y avait du réseau, que le signal était bon, que mes filles ne verraient pas le jour sans moi parce qu'il manquait quatre petites barres noires dans le minuscule firmament gris d'un écran à cristaux liquides.

C'est au cours d'une de ces excursions de noctambule que j'ai reconnu le docteur Benavides ou, plutôt, qu'il s'est posté devant moi pour que je le reconnaisse. Assis à une table, je remuais avec ennui ma cuiller dans un deuxième café au lait, au fond de la cafétéria ouverte en permanence, à l'écart d'un groupe d'internes qui faisaient une pause dans leur garde de nuit (toujours éreintante, saturée de petites ou de grandes violences dans cette ville qui est la mienne) ; dans le livre que je lisais, *Lolita* et Humbert Humbert commençaient leur

traversée des États-Unis, allaient d'un Motel Fonctionnel à l'autre, répandaient leurs larmes et leurs amours illicites sur les parkings, mettaient la géographie en mouvement. Benavides s'est approché de moi, il s'est présenté sans chichis, m'a demandé si je me souvenais de lui et a voulu savoir comment s'était résolu mon problème de ganglions. Sans me laisser le temps de lui répondre, il s'est installé à côté de moi, serrant sa tasse de café à deux mains, comme s'il craignait qu'on la lui vole. Ce n'était pas un de ces gobelets en plastique pour camps de réfugiés qu'on servait aux clients, mais une solide tasse en céramique bleu sombre ; sous ses doigts courts légèrement écartés apparaissait par instants le logo d'une université.

– Qu'est-ce que vous faites ici à une heure pareille ?

Je lui ai dressé un bilan succinct de la situation : risque d'accouchement avant terme, nombre de semaines de grossesse, pronostics. Puis j'ai pris conscience que je n'avais guère envie de m'étendre sur ces complications, alors j'ai préféré lui retourner sa question.

– Et vous ?

– J'avais un patient à voir.

– Qu'est-ce qu'il a, votre patient ?

– D'horribles douleurs, a-t-il répondu brutalement. Je suis venu au cas où je pourrais l'aider.

Il a ensuite changé de sujet, mais je n'avais pas l'impression que c'était pour éluder ma question : Benavides n'était pas du genre à refuser de parler de la douleur.

– J'ai lu votre roman, celui sur les Allemands. Qui aurait cru que mon patient deviendrait écrivain...

– Qui l'aurait cru, oui...

– Et en plus, il écrit pour les vieux.

– Pour les vieux ?

– Une histoire qui se passe dans les années 1940. La Seconde Guerre mondiale, le 9 avril et tout ça...

Il se référait à un livre que j'avais publié un an auparavant, dont l'idée initiale remontait à 1999, l'année où j'avais rencontré Ruth de Frank, une juive allemande qui avait fui la débâcle européenne. Arrivée en Colombie en 1938, elle avait vu le gouvernement colombien, allié





RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 131116 ( )  
*Imprimé en France*